

## LA CULTURE HISTORIQUE ET L'ÉLITE ANNAMITE

« Un passé héroïque, de grands hommes, de la gloire, voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent, avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple ».

Au seuil de cette étude nous ne voulons d'autre préface que cette parole de Renan qui sera pour nous un guide et une inspiratrice: cette gloire « dans le passé » nous l'avons, gloire épanouie sur les champs de bataille ou éclosée dans la « forêt des lettres ». Et comme patrimoine social nous n'avons certes pas à rougir du nôtre, car à chaque pas qu'on fait sur le sol du pays d'Annam on en rencontre des preuves les plus éloquentes et les plus sublimes. Voici la « pagode des deux Sœurs » à demi cachée sous l'épais ombrage de banyans gigantesques dont les feuilles remuent comme si elles n'osaient pas troubler le silence majestueux des lieux'. . . Voici Kiép-bac, le temple de Hưng-Đạo-vuong, dont la toiture émergeant d'un dôme de feuillage, se mire dans les eaux du Sông-Thuong. . . Le pèlerin muet et timide s'avance sur la pointe des pieds, la tête courbée comme s'il sentait descendre en lui la puissance et la majesté du dieu. . . La vieille Tonkinoise égrène d'une main tremblante son chapelet et murmure: *Nam-mô A-di đà-phát!* Voici, dans un endroit retiré où parviennent difficilement les clameurs de Hà-nôi, le temple de Confucius (appelé d'un nom qui n'a rien de littéraire: Pagode des Corbeaux), Panthéon des Lettrés, qui reflète le passé littéraire et philosophique du vieux Viêt-Nam. Voici enfin au milieu de la campagne roussâtre et nue de Bắc-Ninh, les vieux murs de Cồ-Loa-Thành s'allongeant en léthargie; et sur les ruines de cette ancienne capitale du Viêt-Nam, la nuit, lorsque le gong du village achève de sonner la troisième veille, on croit voir errer encore l'ombre inconsolée d'An-duong-vuong pleurant son infortune et maudissant la trahison de sa fille amoureuse et naïve. Et nous

arrêtons ici la liste des exemples qui est loin d'être épuisée; tant s'en faut car du Nord au Sud de l'Indochine, depuis les plus grandes villes jusqu'au moindre village, on peut voir entre deux banyans séculaires qui semblent être créés à dessein pour abriter jalousement les derniers vestiges de nos traditions ancestrales, une pagode aux murs lézardés, aux portes branlantes, qui évoque en nous-mêmes les pages les plus glorieuses, les plus émouvantes de l'histoire d'Annam; hommes politiques éminents, guerriers émérites, lettres talentueux qui ont mis tout leur cœur « au service du Roi et de la Patrie », et à qui, le souverain et le peuple en guise de reconnaissance ont dédié ces temples dans lesquels leur culte est célébré de génération en génération. Et si les pierres savaient parler, que d'histoires n'aurait-il pas apprises d'elles le pèlerin attardé que l'amour du passé national attire dans son sein: toute une pléiade d'hommes illustres, hommes de lettres, philosophes, qui forçaient l'admiration des Chinois dont la civilisation était au zénith de sa splendeur; généraux et ministres qui savaient plus d'une fois et victorieusement rappeler à l'Empereur « Fils du Ciel » le respect de notre intégrité nationale « fixée dans le livre céleste depuis l'antiquité » Parmi ces derniers, Lý-thường-Kiệt, Trần-hưng-Đạo, Nguyễn-Trãi, Lê-Lợi; au nombre des premiers: Mạc-Đĩnh-Chi, nommé premier docteur de la Chine et de l'Annam par l'Empereur de Chine qu'il émerveillait par son savoir et son talent en littérature, Nguyễn-Phong, Giáo-Hải, Trịnh (Nguyễn-bình-Khiêm) dont la renommée est encore conservée pieusement dans la mémoire des familles de lettrés annamites.

Malheureusement, les pierres sont toujours muettes; en vain les temples vétustes attendent le pèlerin annamite attardé pour lui livrer leur secret avant de s'érouler à jamais, vaincus par le poids des siècles. Le rideau de l'oubli tombe lentement sur cette scène glorieuse du vieux Viêt-Nam sur laquelle se jouaient parfois des des-

mes les plus pathétiques de sa vie nationale. Impassible, la jeunesse annamite qui monte à les yeux tournés vers d'autres horizons où elle va désormais situer ses aspirations, son espoir, son idéal. Ainsi dans la vie nationale du peuple d'Annam il va se produire, il se produit une solution de continuité qui n'échappe pas à un observateur attentif et qui fait que nous vivons dans un présent plein d'incertitude, devant un avenir parsemé de mystères. Privée de la lumière du passé, la jeunesse annamite au carrefour du modernisme cherche vainement sa voie parmi les doctrines qui s'affrontent et se réclament toutes de l'idéal le plus noble auquel l'humanité puisse aspirer.

Non pas, certes, que nous fassions grief à la jeunesse annamite d'ignorer l'histoire de son pays. C'est là une faute en quelque sorte héréditaire dont nous ne saurions la rendre responsable ; car de tout temps, le peuple d'Annam s'est toujours désintéressé de son histoire.

Cela tient d'un côté à la façon dont l'histoire d'Annam est écrite et qui en enlève tout l'attrait ; nos annales ne mentionnaient que les événements qui touchaient d'une façon plus ou moins immédiate au gouvernement royal et laissaient de côté tous les faits économiques et sociaux, tous les mouvements d'idées susceptibles de contribuer au progrès du peuple. La raison en était que tout dans notre pays pivotait autour de la seule personne du roi, chef suprême des « cent familles ». « Les affaires du roi sont les affaires du pays » (1)

De plus, depuis de longs siècles, notre système d'enseignement est conçu de telle façon que par son principe, il ferme au cerveau annamite la porte de l'histoire nationale. Les étudiants annamites, du jeune enfant qui manie maladroitement encore son pinceau chez le maître du village jusqu'au grave et solennel candidat aux concours triennaux, tous n'apprenaient que les annales chinoises. Il arrivait bien quelquefois, qu'aux concours on posait des questions sur l'histoire d'Annam, mais ces interrogations

étaient si élémentaires qu'elles ne pouvaient vraiment pas susciter chez les Annamites une étude approfondie de l'histoire de leur pays. On tenait pour un dogme que les faits de notre histoire sont des quantités négligeables auxquelles il était inutile de prêter attention. Et de fait, c'est à la source chinoise que nos auteurs de tous les temps sont allés puiser les sujets de leurs œuvres littéraires ou philosophiques. Les poésies et les chansons populaires fourmillent d'anecdotes et de noms de personnages plus ou moins imaginaires fournis par l'antiquité chinoise.

Parle-t-on de littérature ou de philosophie, ce seront tout de suite les noms de Trinh Minh-Dao, Trinh Y-Xuyên, de Ly Thai-Bach, ou de quelqu'autre poète ou lettré des Duong ou des Han qu'on entendra sortir de toutes les bouches, comme si nous n'avions pas les Mac-dinh-Chi, les Nguyễn-binh-Khiêm, les Lê-qui-Dôn, les Luong-hun-Khanh, etc... capables de représenter dignement notre élite intellectuelle aux différentes époques de notre histoire.

Nguyễn-Du, notre grand poète lui-même, n'a pas échappé à la règle commune : et jamais, au cours de son célèbre poème du *Kim-vân-Kiêu*, il n'a fait allusion à aucune de nos célébrités nationales lorsqu'il s'agissait pour lui de faire une comparaison entre les personnages de son roman et une personnalité de l'antiquité.

Veut-on un exemple de bravoure ou de fidélité, ce sera le nom d'un Nhap-Phi sur le dos duquel sa mère a gravé les quatre mots : *Trung quân ái quốc* (Fidélité envers l'empereur et amour de la Patrie), ou celui d'un Quan Công qui est encore de nos jours l'objet d'un culte de la part des Chinois, qu'on mettra en avant. On a l'air d'ignorer un Vo-Công-Tanh surnommé par les Tay-son le « Tigre de Đông-Nai », le défenseur de Qui-Nhon qui a préféré se faire brûler vif dans sa citadelle plutôt que de livrer la ville et lui-même aux ennemis de son

(1) On rendrait par exemple le roi responsable de la sécheresse ou de la famine survenue dans le pays. On y voyait les conséquences du mauvais gouvernement du roi ou de l'inconduite de celui-ci.

roi. On ne se rappelle pas mieux Lê-Loi, le fondateur de la dynastie des Lê, qui répondait en ces termes aux Chinois qui essayèrent d'acheter sa soumission en promettant les plus grands honneurs : « L'homme bien né doit aider son pays dans ses jours de grands malheurs pour laisser après sa vie un bon souvenir et non pas se faire le serviteur de l'étranger pour être heureux. » Et cette autre réponse de Lê-Quyên digne des Spartiates : « Notre tête, vous pourrez la trancher, mais nos cheveux, nous ne les tresserons pas ; notre peau, vous pourrez l'enlever, mais changer notre costume, cela jamais ! » (1)

Il n'est pas jusqu'aux femmes qu'on n'aille découvrir en Chine pour les proposer en exemples aux Annamites. S'agit-il de femmes belle et lettrées, ce sont invariablement les noms de Ta-dao-Uân, de Duong qui-Phi qu'on met en avant, alors que avons chez nous Nguyễn-thi-Diêm, bà huyền Thanh-Quan, Hồ xuân-Huong, dont la poésie d'un romantisme sublime et d'une tenue littéraire impeccable imposait respect à plus d'un grand lettré de l'ancien temps. Qui n'a pas admiré la belle poésie intitulée la « Traversée du Col de Deo-Ngang » ? Heureusement que depuis quelques années, une initiative toute généreuse a pris naissance chez nos aînés du Tonkin et que nous souhaitons de tout cœur voir continuer avec le même enthousiasme dans l'avenir.

En effet quelques lettrés épris des richesses de notre histoire et en vue de rappeler à la jeune génération les noms de ses illustres ancêtres se sont mis à fouiller dans les annales comme dans les archives des familles pour ramener au jour l'histoire de nos grands hommes d'autrefois reléguée depuis des siècles dans le coin le plus obscur de l'éternelle indifférence. Ce travail nous a valu des œuvres d'ensemble ou des monogra-

phies qui sont d'une importance historique capitale et que nos compatriotes devront parcourir au moins une fois. La lecture de ces ouvrages est plus attrayante et plus intéressante pour nous qu'un livre classique d'histoire dont ils n'ont ni la monotonie ni la stérilité. Nous citerons dans ce tordre d'idées : *Viêt Nam nhân thân giam* (Les grandes figures de l'Annam) par Son Excellence Hoangcao-Khai, le *Nam Hải Di Nhon* de Phan-ke-Binh le *Hung đạo Vương*, biographie du grand vainqueur des Mongols sous la dynastie des Tran avec une traduction en vers de *Binh tho yeu luoc* (Traité d'Art militaire écrit à l'intention des soldats), le *Giai nhon di mac*, le *Tu Du Hoang Thai Hâu* par Nguyễn liên Phong, biographie de la reine mère de Tu-Duc. (Tu Du ajoute à sa culture littéraire profonde une vertu parfaite et sublime de mère et a soumis son fils, tout Empereur qu'il fût, à un système d'éducation qui donne beaucoup à réfléchir à nos jeunes gens). Et tout récemment *Thuyet Mac* et la Biographie de Lê-van-Duyêt dont le tombeau est à Gia-dinh, œuvre d'un Cochinchinois.

Ainsi donc l'histoire de l'Annam est systématiquement méconnue et délibérément reléguée au rang de parente pauvre.

C'est là une erreur dans laquelle la jeunesse annamite à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, ne doit pas tomber, car il n'est permis à personne d'ignorer l'histoire de son pays. « L'arbre a sa souche et l'eau sa source ; comment l'homme oublierait-il son origine ? » Et le patriotisme dont chacun se réclame aujourd'hui avec une ferveur devant laquelle nous sommes forcés de nous incliner ne garde son caractère de sincérité et de noblesse que s'il a pour support le passé national, ce passé fait de bravoure et de courage, de souffrance commune comme de bonheur communément par

(1) Après la prise d'Hanoi par le roi Quang-Trung (Tây-sơn) l'Empereur Lê Chiêu-Thông s'enfuit de Chine pour demander secours à l'empereur Gia-Khánh. Celui-ci laissa traîner l'affaire pendant qu'au même moment il fit sacrer le roi Quang-Trung Empereur d'Annam. Il donna l'ordre ensuite à Lê Chiêu-Thông et à sa suite de tresser leurs cheveux et de s'habiller à la chinoise. Le Gouverneur du Kouangsi qui transmet cet ordre, s'attira cette réponse de Lê-Quyên, un des personnages de la suite de Lê Chiêu-Thông et son compagnon d'exil.

tagé. En dehors de cela, il n'y aura que démagogie ou littérature. Ce sera également ce passé national qui doit inspirer le présent et commander l'avenir. L'homme ne improvise pas, et en matière sociale ce sera faire œuvre vaine que de vouloir tout détruire pour reconstruire.

Au contraire c'est à la lumière de l'histoire, et de l'histoire seule que chaque génération doit avancer, si elle veut conduire son pays vers un stade d'humanité supérieur conforme aux idées et aux aspirations de son temps. C'est en se penchant sur l'histoire de notre pays, pour en recevoir, à travers les nobles poussières de ces pages jaunies par le temps, les leçons de sagesse et de patience des grands ancêtres que nous arriverons à asseoir sur une base de progrès solide, l'héritage social qu'ils nous ont légué. « Rien ne vient de rien ». Ce principe si vrai dans les sciences physiques ne l'est pas moins dans les sciences sociales, et c'est une pure chimère, sans cesse caressée par démagogie, que de prétendre assurer à un peuple une destinée meilleure, au mépris de son passé, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses traditions.

En effet comme l'a dit Augustin Thierry : « Les sociétés humaines ne vivent pas uniquement dans le présent ; et il leur importe de savoir d'où elles viennent pour qu'elles puissent voir où elles vont ». Et Confucius dont la doctrine devait amener une révolution complète dans la vie nationale et sociale de la Chine de son époque, n'a-t-il pas avoué lui-même : « Je ne suis pas né avec la science, je n'ai fait qu'aimer l'histoire des anciens, chercher et juger (sous entendu : si j'arrive à construire aujourd'hui mon enseignement). (Lun-Yu)

Mais si l'étude de notre histoire s'impose à nous comme une obligation, il ne faut pas non plus que nous l'ensermons dans les limites trop étroites de la politique et du nationalisme. Nous n'aurions pas vu la nécessité de soulever ici cette question, si nous n'avions pas lu dans certains écrits une tendance trop marquée, en ce qui concerne notre histoire, à évoquer sans cesse des guerres, des batailles, les défaites infligées aux Chinois, ou les victoires remportées sur les Chams et les Siamois. Certes, il n'y a rien qui soulève mieux les cœurs, qui réveille

mieux l'enthousiasme d'un peuple que le souvenir des souffrances communes, des larmes versées ensemble pour la même cause de la patrie. L'âme est plus vivement touchée par la douleur que par le plaisir. « Mais l'histoire ne consiste-t-elle que dans l'évocation d'une tuerie réciproque entre peuples et la civilisation ne peut-elle être assise sur une autre base que sur des ossements humains amoncelés pendant des siècles et que chaque génération qui s'en va montre triomphalement à celle qui vient ? Non, l'histoire ne doit pas être une école de guerre où chaque peuple vient apprendre les leçons de haine contre un autre peuple, où chacun vient aiguiser son épée à l'affût du voisin ; l'histoire ne doit pas être un champ de carnage où l'on se promène avec des frissons parmi les cadavres enveloppés dans ces lincoles lugubres des traités de paix écrits en lettres de sang. » Ce que nous appelons histoire porte en gros caractère le mot de *haine*, dit le professeur Kâlidâs Nag. C'est un fait déconcertant mais indiscutable. « On a fait croire à l'humanité que le progrès de l'un devait se faire aux dépens de l'autre : il faut attendre une occasion pour sauter à la gorge du prochain ; que le voisin est un ennemi naturel ; il faut le soupçonner, le haïr, l'évincer. Les leçons ne sont pas inculquées avec une franchise aussi brutale, un certain halo académique et les insinuations bénissantes atténuent le caractère inhumain et choquant de cette philosophie sauvage. Voilà pourquoi dans l'éclat de ce xx<sup>e</sup> siècle nous voyons que la guerre est un devoir moral et tuer son prochain est une religion patriotique. Des siècles de civilisation enregistrés par l'histoire n'ont pas fourni à l'homme une norme de jugement supérieure ».

L'histoire doit contenir une foule de faits artistiques, scientifiques et sociaux et de personnages qui ont agi sur le monde et sur les transformations du monde d'une façon plus efficace que les faits et les hommes politiques. C'est pour avoir lu l'histoire d'Annam sous son aspect politique que la jeunesse annamite l'a tenue en suspicion que nous n'oserions pas dire « légitime ».

Notre histoire nationale, comme toute histoire, n'est féconde en enseignements

que si, en nous adressant à elle, nous savons nous élever au dessus du subjectivisme étroit, vers une compréhension objective et un jugement impartial des faits.

L'histoire nationale bien comprise, lisons nous quelque part, a toujours été considérée comme « la Bible du peuple pour lequel elle a été écrite, constituant en même temps que le récit des triomphes et des défaites le livre prophétique rempli de promesses et d'avertissements solennels pour ses hommes d'Etat. Dans le nouvel état de choses, cette histoire devrait rester les *sortes vigilance* nationales que l'on consulte et qui nous instruisent. »

Que nos jeunes compatriotes qui se considèrent, non sans fierté, comme les dépositaires de la destinée future de l'Annam, qui promettent déjà d'ajouter quelque chose d'« éclatant » à l'héritage social qui leur écherra demain, feuilletent donc courageusement notre histoire pour se familiariser avec nos grands hommes, avec la vie, avec l'idéal de nos pères à travers les divers stades de notre vie nationale. Propageons-la, faisons-la aimer. Ouvrons-la toute grande pour que chacun puisse y jeter un regard. Il ne faut pas que la connaissance en constitue le seul privilège de ce qu'on appelle l'élite. L'évolution de l'Annam ne peut se faire que dans le cadre de

notre histoire qui doit être connue de tous, car un progrès n'est réalisable que quand il est compris par les membres d'une même nation. Il faut que le peuple en sente la nécessité et soit prêt à le recevoir. « Il ne suffit pas, comme l'a dit par ailleurs Kant, pour le progrès de l'esprit humain que quelques penseurs isolés arrivent à des points de vue fort avancés et que quelques têtes s'élèvent comme de folles avoines au dessus du niveau commun. Une civilisation n'est réellement forte que quand elle a une base étendue. » Et l'échec des révolutions avec tous les « crimes » qu'on doit « commettre » pour les imposer tient à ce qu'elles sont menées par une poignée d'hommes, par une seule classe de la nation qui prétend dicter sa loi à la masse qui a pourtant bien le droit de manifester des résistances contre les idées nouvelles auxquelles elle n'est pas préparée.

Sur le chemin qui nous mènera demain à l'idéal commun qui nous anime tous, ayons toujours les yeux fixés sur notre Histoire, puisqu'elle seule renferme le capital sur lequel nous pourrions assis solidement une idée nationale.

XUAN-LAN

(Bulletin de l'Association générale des  
Etudiants indochinois à Paris)

## SELON LES RITES

L'œuvre, déjà considérable, de notre bon poète RENÉ CRAYSSAC vient de s'accroître d'un nouveau recueil, par faitement présenté par l'éditeur *Lé-vân-Tân*.

Tous les lettrés ont goûté, au fur et à mesure qu'elles paraissent dans la *Revue Indochinoise*, les *Pages* ou divers journaux, les solides études consacrées par l'auteur aux grands Français d'Asie ; sur les scènes locales, ses pièces de théâtre eurent aussi leur succès, qui persiste à la lecture.

Mais dans cette gerbe immense, il est des fleurs que je préfère, parce que d'un parfum rare et de tons chatoyants, des fleurs que nul autre encore n'avait su découvrir parmi la rizière et la brousse, pour nous les offrir en bouquet : *Le poème d'Annam* comprend déjà *Sous les Flamboyants*, *Les Griffes du Dragon*

et *Selon les Rites* : il se complètera bientôt des *Idees de M. Prune*, vieux lettré, et de *A l'ombre des pavots*.

Et alors s'épanouira devant nous, étrange certes, parfois enfantine, parfois grave, toujours lointaine pour nos concepts européens, cette âme annamite qu'a tort on voulut décréter impénétrable.

A se pencher sympathiquement vers elle, plus de vingt années durant, à observer et décrire ses moindres extériorisations, l'administrateur-poète René Crayssac commença par soupçonner, puis surprendre un à un, et enfin confronter et synthétiser les mobiles collectifs, les bases communes, spirituelles et morales, sur lesquelles se fonde et s'affirme une race.

Mais c'est là, me direz-vous, matière à

savantes études historiques et sociales, ethnographiques et religieuses ; quelle idée de la mettre en vers ?

Si tout le monde avait en mains les récents travaux de Bérard, je répliquerais simplement que l'*Odyssée*, le vaste poème fantaisiste d'*Homère*, commence à peine à nous dévoiler sa portée réelle d'encyclopédie ésotérique, à l'usage exclusif des navigateurs grecs ; un traité nautique et géographique n'avait peut-être pas besoin, lui non plus, d'être un des cinq ou six chefs - d'œuvre dont s'honore l'esprit humain ?

Mais les civilisations ont leurs âges successifs, comme les êtres, avec cette différence que certaines, à l'exemple du *Faust* de la légende, prolongent longtemps leur jeunesse, dans une atmosphère de rêve et de merveilleux, autrement dit de poésie.

Entendons nous, de poésie simple et naturelle, primesautière, sans le verbalisme et le poncif de ce qu'on est convenu d'appeler les grands siècles.

Tel est le cas de l'Annam, de cet Annam d'autrefois que P. PASQUIER tentait de fixer, n'aguère encore, mais qui s'estompe à l'horizon du temps, au point que notre Gouverneur général se résigne, selon sa propre expression, à vivre l'âge de l'avion, après avoir vécu l'âge du palanquin.

Cette considération, — nécessité de rendre en vers ce qui est poésie, — explique encore pourquoi Crayssac, qui sait, comme pas un, marteler le solide hexamètre, et dresser des sonnets de buste aussi plastique que ceux de Gauthier ou de Heredia, condescend fréquemment à une prose rimée, volontairement naïve, avec, parfois, la pointe de malice plé-

béenne. C'est qu'il s'agit de prendre sur le vif le bon *naïque* qui n'est ni épique ni romantique, et son labour, et son buffle, et sa rizière ; le tout cependant marqué comme d'un sceau sacramentel, et guidé par la règle immuable des Rites.

Le Rite ! Il a, dans la vie d'Annam, la place mystérieuse que Sophocle donne à *l'Ananké*, à la destinée, dans l'existence hellénique ; il provoque les mêmes soucis, et le même religieux effroi.

Mais seul un écrivain au courant, comme R. Crayssac, des coutumes de ce Pays, de leur origine, de leur portée, était capable de faire défiler sous nos yeux, en des poèmes d'une infinie variété de facture et surtout de ton, les détails de cette intimité de l'âme annamite.

Il les a groupés sous ces titres : *A travers le Delta*, — *Sous l'œil des Ancêtres*, — *Requêtes*, — *le Diable amoureux*, — *Edits royaux*.

Dans chacun de ces chapitres, j'avais cueilli, pour les citer, les passages saillants. J'y renonce ; car c'est la belle ordonnance du recueil, et sa progression nous initiant par degrés, qui lui donnent une bonne partie de sa valeur.

Lisez donc *Selon les Rites* : vous ne serez pas déçus ; vous bénirez notre bon poète administrateur, un des Indochinois qui ont le mieux compris l'Indochine ; de tous peut-être, celui qui la rend avec le plus de précision à la fois, et de charme.

J. B. SAUMONT

(*Indépendance Tonkinoise*).

## LA VIEILLESE DES PEUPLES

La vieillesse est un argument que l'on se jette de peuple à peuple comme entre individus. Les dirigeants du fascisme italien ne s'en privent pas à notre égard lorsqu'ils veulent réveiller l'enthousiasme de leur parti, et les nationalistes allemands ne craignent pas de les imiter.

Mais qu'est-ce que représente au juste cette idée ?

Pour le biologiste, la vieillesse est liée anatomiquement à une atrophie générale et à la dégénérescence des éléments nobles du tissu conjonctif (de soutien). L'artériosclérose semble être une complication de

la vieillesse, et, en troublant l'irrigation des tissus, elle accentue les processus de la sénilité.

Physiologiquement, les fonctions sont ralenties, et la réparation nécessite des pauses de plus en plus longues. Au point de vue mental, la formation des idées nouvelles devient plus difficile, l'adaptation aux conditions présentes se fait moins précise, toute l'activité intellectuelle est moins complexe et se rétrécit dans son champ.

La cause de cet état est encore discutée. Diverses expériences, rapportées par Metalnikov dans son livre *Immortalité et rajeu-*

nissement dans la *Biologie moderne*, sembleraient montrer que des infusoires pourraient vivre indéfiniment si on les mettait dans un milieu de culture plus favorable, sans cesse renouvelé; ils sont « potentiellement immortels ». Mais les organismes plus compliqués ne jouissent pas de la même propriété par suite de la différenciation de leurs cellules. On a soutenu aussi que chaque cellule apporte, à sa formation, un capital de réaction — variable pour l'individu, mais limité pour l'espèce — et qui, épuisé, ne peut pas être restauré.

En pratique, pour l'homme, la vieillesse est fonction de l'âge. Mais qu'est-ce que la jeunesse d'un peuple? Anthropologiquement un peuple est formé d'individus appartenant à des races humaines. Les quatre grandes races, blanche, noire, jaune et rouge — cette dernière paraissant n'être qu'un rameau de la précédente — semblent avoir la même ancienneté sur la terre et dater des temps quaternaires. Au point de vue de l'âge, la notion d'un peuple jeune, surtout en Europe, où la race est généralement blanche, n'a donc guère de sens.

Au regard de l'espèce, l'homme subira vraisemblablement un vieillissement comme tant d'autres animaux qui ont disparu. Ce vieillissement paraît être dû à une inadaptation croissante de l'espèce — ainsi que l'a montré Code — en face de conditions d'habitat qui varient. Parfois les organes sont poussés au degré de la perfection, mais d'une perfection qui ne peut plus évoluer et qui laisse sans défense en face du changement de milieu. C'est ainsi qu'on a expliqué la disparition des grands dinosaures.

Mais les diverses races, qui présentent des caractères biologiques spécifiques, peuvent affecter, au cours de l'évolution humaine, des rythmes de vieillissement différents, en particulier par suite de modifications dans les conditions de vie ou à cause de maladies dont elles ne savent pas se préserver; de même que des familles sont détruites par la tuberculose.

Ici, les Peaux-Rouges sont l'exemple classique. Cette race disparaît devant la race blanche sans qu'on ait pu en établir la cause déterminante: guerre de conquête, isolement ou alcool. Au contraire, Deniker, dans les *Races humaines*, a noté la puissance d'assimilation dont témoignent les « Houpas » de l'Ouest, devenus d'excellents fermiers calédoniens, ou les Sioux de l'Oklahoma dont les descendants, bons citoyens américains, ne connaissent point d'autre langue que l'anglais.

Toutefois une race peu civilisée — et en un sens jeune — peut avoir une faible aptitude à s'adapter aux conditions nouvelles

d'une culture plus raffinée, plus intellectuelle. On l'a dit de la race noire.

Mais on confond, en général, la notion de *race* et celle de *peuple*, notamment en Europe. Or les termes ne sont pas synonymes. Dans ce qu'on appelle une race, il y a seulement une certaine convergence de types ethniques plus ou moins différenciés et qui concourent à former une nation. Ainsi le peuple italien, comme nous le rappelle M. Eugène Pitard dans les *Races et l'Histoire*, se décompose en trois races hétérogènes: « l'adriatique » des Balkans jusqu'à l'Apennin, la « cévenole » dans le Nord, l'« ibéro-insulaire » dans le Sud. Laquelle a donné son type à la nation italienne? D'ailleurs les types ethniques ont partout tendance à se fusionner. C'est ce qu'a montré aux Etats-Unis — d'après Lucien Febvre dans *La Terre et l'Histoire* — la commission d'enquête dirigée par l'anthropologiste Boas. Elle constata que les variétés de races émigrantes se fondaient en un type commun et que a forme même des têtes se rapprochait rapidement d'une moyenne uniforme.

Mais laissons cette question de races, qui repose sur des notions biologiques obscures, et contentons-nous de considérer les nations telles qu'elles se sont constituées en Europe. Un peuple pourrait dégénérer par un régime de vie défectueux, la privation d'aliments, un travail exagéré, les excès vénériens, la syphilis, l'alcool. Mais la notion de vieillesse s'applique surtout à des modifications de l'activité sociale — tel un peuple perdant le goût du travail et n'exerçant plus l'effort nécessaire, serait diminué dans sa valeur. Encore ne peut-on pas parler en ce cas de vieillesse, ce qui signifie une diminution irréversible de la capacité biologique. Il s'agit plutôt de changements dans le comportement collectif.

Ce fut le cas pour tous les peuples, dont les formes d'activité subirent une décadence. La civilisation grecque est tombée sans que le peuple grec — tout au moins jusqu'à la fin de Byzance — ait changé biologiquement; de même les Italiens de l'antiquité classique. Le christianisme, développant des sentiments de fraternité humaine au détriment de l'intérêt national, l'édit de Caracalla qui accordait la qualité de citoyen à tous les habitants de l'empire, l'aceapement de l'armée par les Barbares, principalement les Goths, le régime préterien expliquent la chute de Rome.

On peut dire qu'un peuple s'affaiblit lorsque: par exemple, il produit moins, quand son standard de vie est au-dessous des possibilités du moment, quand son rang dans l'activité scientifique, littéraire, artistique ou

professionnelle baisse, quand la moralité générale fléchit. Est-ce le cas de la France ? Il ne le semble pas.

De ce point de vue en quoi l'Italie peut-elle rationnellement s'enorgueillir ? Le régime actuel est encore de trop faible durée pour qu'on puisse le juger sur les résultats acquis. Mais dans la période immédiatement précédente, sa situation n'était pas très satisfaisante.

C. de Negri a écrit dans les *Annali di Statistica* de 1908 : « L'augmentation des infractions dénoncées est très marquée, le taux a passé de 1890 à 1905, de 2 023 à 2 424 par 100.000 habitants. Les délits ont augmenté de 100 à 128, les contraventions de 100 à 138, soit une augmentation de 3 délits pour 4 contraventions; il y a augmentation faible pour le taux du vol, plus forte pour celui des délits contre les mœurs (16,50 à 23,39 pour 100.000 habitants); par contre, diminution sensible du taux de l'homicide, passant de 12,84 à 8,51; ce taux reste cependant extrêmement élevé dans l'Italie méridionale (Sicile 21 Sardaigne 19 en chiffres ronds, tandis qu'il est, en Vénétie, de 2,35). » D'après le même auteur, l'homicide atteint néanmoins son taux le plus élevé en Italie, par rapport aux autres nations.

Enfin, des examens psychologiques comparés chez d'autres peuples ont été poursuivis récemment aux Etats-Unis. Une étude de Florence-L. Goodenough, analysée dans *L'Année psychologique* (1926, p. 405) montre que les Italiens se placent au-dessus des Orientaux et des jaunes. Et une autre étude de Katherine Murdock, analysée dans la même revue (p. 410), les classe au-dessous des Juifs et des nègres.

Mais les Italiens entendent vraisemblablement que le brusque changement dans leur statut politique a suscité des énergies capables de modifier profondément leur comportement et, en un sens, de les rajunir. Toutefois, il ne peut s'agir de jeunesse au sens biologique que nous avons examiné ici. C'est un phénomène tout autre et qui ne se traduit que par des modifications au comportement social, en rapport avec des crises morales susceptibles d'être favorables, mais toujours temporaires et réversibles. L'histoire est pleine de ces épisodes d'avance et de recul.

Les Gallo-Romains, envahis par les Barbares, ont rétrogradé dans la civilisation; mais ils ne présentèrent pas les caractères de la vieillesse qui, elle, est irréversible, ils se sont épanouis à nouveau dans une jeunesse ardente qui fut la Renaissance. La Révolution française a apporté au statut social des modifications profondes qui durent encore dans toute l'Europe.

Mais nous voilà assez loin de la vieillesse. Dans ces déclarations de partis nationalistes étrangers qui ne favorisent pas le progrès humain, on procède par la méthode psychothérapique. Ainsi le médecin affirme à un neurasthénique qui se croit vieilli qu'il est toujours jeune et puissant; mais il ne viendrait pas à l'esprit du praticien de penser que sa parole a suffi pour créer une véritable supériorité biologique là où il a seulement développé la croyance dans cette supériorité.

Dr TOULOUSE  
(Le Quotidien)

